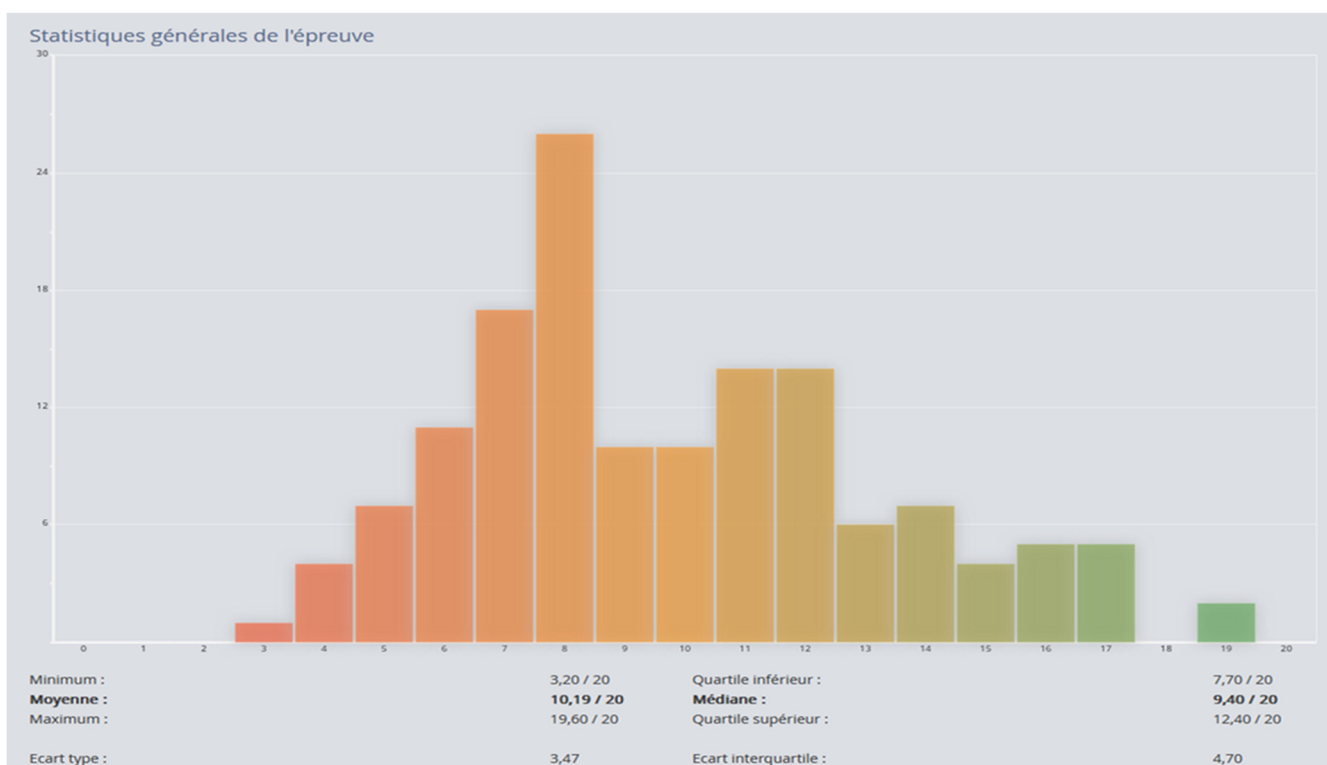




RAPPORT DE L'ÉPREUVE ÉCRITE DE COMPOSITION DE FRANCAIS



Présentation du sujet

Dans son ouvrage *Philosophie de l'océan*, paru en 2022, Roberto Casati, philosophe et marin amateur, reconsidère les rapports entre l'homme et la nature depuis le point de vue de la mer, à l'école de la navigation. Mais, dans le passage soumis cette année aux candidats, l'auteur développe son argumentation à partir de l'exemple d'une plante terrestre très commune, la bardane. Ce cas particulier étaye une réflexion sur le bien-fondé de la capitalisation de la nature, qui suppose de saisir l'expérience qu'on en fait dans une perspective instrumentale. La nature peut-elle être quantifiée, et doit-elle l'être ? Ces questions sont centrales dans les œuvres au programme, où, comme dans le texte de Roberto Casati, la quantité et la qualité entrent en tension lorsqu'il s'agit d'appréhender l'expérience de la nature.

La structure du passage est nette. Pour répondre à l'interrogation sur la valeur, posée d'emblée (lignes 1-2), Roberto Casati commence par rappeler les faits (paragraphe 1). Le « Velcro », système de fixation mécanique par crochets et boucles, a été inventé par un ingénieur dont la curiosité avait été stimulée par les fruits de bardane restés accrochés à ses vêtements et aux poils de son chien lors d'une promenade. Ainsi, étonnamment, cette plante mésestimée est à l'origine d'un succès économique mondial. Dans les paragraphes 2 et 3, le philosophe problématise cette anecdote pour faire apparaître les limites de l'évaluation économique de la nature. Il pointe, sous forme interrogative, la difficulté de conférer un prix définitif à des espèces dont on connaît mal le potentiel

d'exploitation (paragraphe 2), puis montre que le sort de l'*arctium* incite à se représenter la nature autrement que comme une réserve directement profitable (paragraphe 3). C'est sur cette base que Robert Casati, faisant passer à l'arrière-plan le cas particulier de la bardane, s'engage dans un dialogue serré avec les tenants de la monétarisation de la nature, dont il critique la vision utilitariste, avant d'appeler à un débat approfondi sur la valeur (paragraphe 4).

Ainsi, l'expression « mesurer la valeur de la nature » (lignes 44-45) a-t-elle fourni le sujet de la question de vocabulaire et du développement. Ce groupe de mots cristallise l'opposition entre le calcul et l'appréciation qui sous-tend l'ensemble du passage, en ressaisissant l'argument des partisans de la valorisation économique de la nature pour le transformer en une incitation à penser des qualités impossibles à chiffrer. L'étude lexicale en contexte pouvait alors servir de tremplin à l'essai, qui invitait à articuler l'expérience de la nature et l'accès à la valeur : si, comme le pense Roberto Casati, « nous pouvons nous plier à la nécessité de mesurer la valeur de la nature », l'expérience permet-elle de relever ce que le philosophe présente aussi comme un « défi » (lignes 44-45) ?

Remarques d'ensemble

Les étudiants de la filière CPGE TB étaient, cette année encore, bien préparés aux exercices solidaires qui composent l'énoncé. Ils en ont respecté les exigences, au moins formelles, et s'en sont acquittés, dans l'immense majorité des cas, sans faire d'impasse totale. La session 2026 offre, en outre, de réels motifs de satisfaction. D'une part, beaucoup de candidats, attentifs à la progressivité de l'énoncé, ont réinvesti à bon escient dans l'analyse du sujet de l'essai, voire dans l'argumentation du développement, les éléments de réponse qu'ils avaient apportés à la question de vocabulaire et, plus généralement, la lecture poussée à laquelle ils s'étaient livrés pour résumer le texte de Roberto Casati. La perception et l'exploitation de la cohérence de l'énoncé sont un facteur clé de la réussite, et le jury se réjouit de ce que les progrès déjà constatés l'an dernier à cet égard se confirment. D'autre part, le sens global de l'extrait de la *Philosophie de l'océan* de Roberto Casati a été, dans l'ensemble, correctement déterminé. Les candidats ont notamment bien cerné la fonction argumentative de l'exemple de la bardane. Dès lors, le jury a eu le plaisir de les départager, dans la première partie de l'épreuve, sur une compréhension plus fine du raisonnement et des idées, ainsi que sur la correction de l'expression et sur la qualité de reformulation. Enfin, le développement personnel a donné lieu à une mobilisation assez équilibrée du programme, d'autant plus méritoire qu'était important l'effort de lecture à consentir. Le jury félicite donc les candidats de la voie TB pour leur engagement dans la préparation de l'épreuve de composition française, et remercie vivement leurs professeurs pour la qualité de l'enseignement qu'ils leur ont dispensé.

Le bilan de cette session demeure néanmoins mitigé. Le premier quartile, ainsi que la médiane sont, cette année encore, assez bas. Il existe donc une marge de progression à conquérir, en particulier dans le traitement de la question de vocabulaire, ainsi que dans la mise en œuvre de l'essai. En ce qui concerne la deuxième partie de l'épreuve, les réalisations ont été très hétérogènes. Certains candidats ont expédié en trois ou quatre lignes l'explication lexicale, sans même faire référence au texte. Peut-être ont-ils pensé gagner du temps. Cette stratégie est très mauvaise, et le jury conseille d'y renoncer. Non seulement elle se solde par la perte de deux points susceptibles de faire la différence, mais encore elle prive de pistes de réflexion utiles pour l'essai. La plupart des étudiants l'avaient, heureusement, bien compris. En outre, une meilleure prise en compte des attendus de fond de l'exercice aurait sans nul doute contribué à rehausser les résultats. En effet, nombre de candidats ont ancré leur réponse dans l'extrait, parfois même avec une application louable, répondant ainsi formellement à l'impératif de l'explication contextuelle. Cependant, ils n'ont pas toujours réussi à tirer parti des citations qu'ils mobilisaient, soit qu'ils n'en proposent quasiment aucun commentaire, soit qu'ils s'en tiennent à une paraphrase prudente, peu éclairante, et quelquefois même trop développée. Or, le repérage des échos que le groupe de mots à analyser trouve dans le passage vise à en préciser la signification dans la phrase où il est employé. Il convient

donc de prendre suffisamment de recul pour mettre en relation le sens de l'expression qui fait l'objet de la question et celui que ses termes prennent au fil du texte, au premier chef dans le contexte le plus immédiat. En l'occurrence, l'analyse de la fin de la phrase où se trouve le groupe verbal « mesurer la valeur de la nature » permettait de circonscrire sa polysémie. En effet, Roberto Casati y fait contraster « la valeur en général » (ligne 45) et « le bénéfice économique comme seul critère » (ligne 46). Cette opposition pouvait dès lors fournir les grands axes de la réponse à la question de vocabulaire, pourvu que la critique du réductionnisme opérée par l'auteur soit clairement dégagée.

Quant aux essais, ils ont semblé au jury plus souvent décevants que lors des sessions précédentes. Les candidats auraient eu intérêt à mieux problématiser le sujet, sur la base de leur analyse. Dans trop de copies, la question de l'énoncé a été reprise telle quelle, ou maladroitement paraphrasée, sans que les candidats ne fassent l'effort d'expliquer pourquoi elle n'appelle pas de réponse évidente, par exemple en s'appuyant sur une polysémie qu'ils avaient pourtant souvent identifiée : si l'expérience, secondée par la technique, permet de déterminer objectivement des quantités, comment s'entendre sur la qualité ? À quel ordre de valeurs partagé l'expérience de la nature est-elle susceptible d'ouvrir, dès lors qu'elle est subjective, et donc plurielle ? À défaut de problématisation efficace, les candidats s'exposaient à mener une argumentation peu convaincante, appliquant mécaniquement un schéma « thèse-antithèse » vidé de sa substance, ou ramenant à des questions traitées pendant l'année le sujet dont ils n'avaient pas établi l'enjeu propre. À l'opposé, dans les meilleures copies, l'expression « mesurer la valeur de la nature » était régulièrement remobilisée dans le corps de l'essai non pas comme une formalité imposée, mais comme un repère aidant la progression de la pensée.

Enfin, dans la lignée des rapports précédents, et compte tenu des manques observés lors de cette session, le jury tient à souligner une nouvelle fois l'importance du travail de la langue dans la préparation au concours. Les erreurs d'orthographe, de grammaire et de syntaxe sont directement sanctionnées dans le résumé. Il y a donc lieu, lors de sa préparation du concours, de revoir les connaissances grammaticales fondamentales pour éviter de perdre de points dans la première partie de l'épreuve. Les candidats peuvent repérer leurs besoins en la matière en reprenant systématiquement pendant l'année leurs copies afin de corriger les erreurs signalées par leurs professeurs, après avoir vérifié les règles qui s'appliquent. Cette discipline de travail augmentera leurs chances de ne pas les reproduire. Le jour du concours, il faut pratiquer une relecture active, en se concentrant notamment sur les accords (sujet et verbe, nom et adjectif, participes passés), l'usage des principaux homophones, et la syntaxe de la phrase complexe. Il est en outre indispensable de s'exprimer dans une langue claire et correcte à chacune des étapes du devoir, pour ne pas être pénalisé indirectement par le manque de lisibilité du propos développé. Sous ce rapport, la présentation de la copie et la graphie doivent également être soignées.

En somme, des progrès restent encore à accomplir, mais des améliorations ont été constatées, en particulier en ce qui concerne les points d'attention signalés dans le rapport de la session précédente : restitution des exemples argumentatifs dans le résumé, mobilisation du texte dans l'explication lexicale, exploitation de la cohérence de l'énoncé. Ces avancées sont encourageantes, et montrent que la réussite est à la portée des candidats, pourvu qu'ils comprennent précisément les attendus des trois exercices, distincts mais liés entre eux, dont ils ont à s'acquitter.

Remarques et pistes de corrigé, partie par partie

Résumé (noté sur 8 points)

Le niveau général de la première partie de l'épreuve de composition française est assez satisfaisant dans l'ensemble. Les copies corrigées cette année montrent que l'exercice du résumé était familier aux candidats, qui en connaissaient les attendus et les respectaient. Ainsi, dans l'immense majorité des cas, le texte a été synthétisé en entier et dans l'ordre de l'argumentation, avec le souci d'articuler logiquement les idées-forces du passage. Les étapes du raisonnement ont été, dans

l'immense majorité des résumés rédigés, matérialisées par l'usage de paragraphes. À cet égard, il n'était pas rédhibitoire d'adopter l'organisation du texte-source, mais le jury a valorisé, tout en se montrant ouvert aux diverses possibilités, l'effort de synthèse qui a conduit nombre de candidats à associer entre eux certains paragraphes. Le corrigé proposé ci-après a été structuré en trois sous-parties, en fonction du rôle de l'exemple de la bardane dans l'argumentation. Cependant, il était également recevable, par exemple, d'associer, comme dans les résumés reproduits ci-dessous, d'une part les deux premiers paragraphes du texte de Roberto Casati, et d'autre part les deux derniers, en considérant que la critique de l'utilitarisme y passe au premier plan. Le respect de l'énonciation est également à porter au crédit des candidats de la session 2026 : comme pour l'épreuve de contraction de texte du baccalauréat, il y a lieu, dans le résumé, d'adopter la même position que l'auteur du passage à synthétiser, sans rien y ajouter d'extérieur ou de personnel. En pratique, cela implique de conserver les pronoms et le ton de l'extrait. Enfin, le plus souvent, le décompte du nombre de mots que comportait le résumé était exact.

L'extrait de la *Philosophie de l'océan* n'a pas suscité de gros contresens, et le jury se félicite de ce que les candidats aient bien compris non seulement la thèse de Roberto Casati, mais encore la progression de l'argumentation. L'exemple de la bardane a souvent été traité avec soin dès le début du résumé, et, dans les meilleures copies, il a été repris une ou deux fois au cours de la synthèse pour bien signifier son utilité dans le raisonnement. Tous les exemples ne sont pas, en effet, à bannir, comme l'ont cru à tort certains étudiants. Les exemples argumentatifs servent de point d'appui à la pensée, si bien qu'on ne peut pas les supprimer du résumé sans trahir la démarche de l'auteur. Au contraire, les exemples illustratifs, en général peu développés, servent à rendre plus concrète une idée qui a été antérieurement énoncée : il s'agit donc d'éléments accessoires, à ne pas conserver. Dans l'énoncé, l'exemple des composants des fermes de serveurs de Google est illustratif, comme l'indiquent clairement les parenthèses (lignes 13 à 15), tandis que l'exemple de la bardane est argumentatif.

Les erreurs de compréhension se sont principalement concentrées sur les paragraphes 2 et 4. L'argument du « mur d'ignorance » (ligne 19) n'a pas toujours été saisi, ce qui s'est traduit par des plagiat (« on est trop ignorant pour réellement faire les comptes ») ou des reformulations erronées (« donner une valeur monétaire à la nature, c'est être en incapacité de donner sa valeur totale, au *vue* du nombre d'inconnues »¹). L'idée développée dans le paragraphe 2 se situe pourtant dans le droit fil de l'anecdote de l'invention du « Velcro », relatée dans le paragraphe précédent. Pendant longtemps, on n'a pas su tirer parti de la bardane : il a fallu toute la curiosité et l'inventivité de Georges de Mestral pour que soit révélé le potentiel de cette plante, jusqu'alors *ignorée* car indésirable. Ainsi, notre connaissance de la nature est trop limitée pour comprendre tout l'intérêt qu'elle est susceptible de revêtir, et la mettre à prix sur cette base. Lorsqu'un passage résiste à une première lecture, le jury recommande de rechercher les liens qui l'unissent avec le reste du texte. Le début du paragraphe 2 y invitait explicitement : « L'histoire de l'*arctium* devrait être présente à l'esprit quand on entame une discussion sur la valeur à attribuer à la nature ». Tel est le cas parce qu'on a mésestimé cette plante par « ignorance ». Quant au paragraphe 4, il a dérouté nombre de candidats par la densité de l'argumentation qui y est déployée. Roberto Casati commence par rappeler « l'un des arguments clés contre la monétarisation de la nature » : lui conférer un prix risque de la rendre vénale (lignes 34-37). Il oppose à cela la justification de « ceux qui défendent la monétarisation » : si l'on ne chiffre pas le capital naturel, alors la nature demeurera dans l'ombre (lignes 37-40). L'auteur formule enfin sa propre thèse (lignes 40-48) : il faut certes mesurer la valeur de la nature, mais en sortant du prisme économique. Pour bien élucider ce passage, il convenait d'être attentif aux différents points de vue, ainsi qu'aux connecteurs logiques dont le repérage aidait à identifier les étapes du raisonnement. Le deuxième et le troisième mouvement du paragraphe sont introduits par la conjonction de coordination « mais » (lignes 34 et 40). Là encore, il était important

¹ Les fautes de langue sont signalées par des astérisques dans l'ensemble de ce rapport.

d'établir des liens : l'exemple de la Grande Barrière de corail, sur lequel beaucoup de candidats ont achoppé (lignes 35-37), n'avait pas vocation à critiquer l'ultra-capitalisme, mais se trouvait articulé à l'idée que la fixation d'un prix révèle la valeur. Du reste, il n'était pas opportun de reprendre cet exemple, puisqu'il est illustratif. En revanche, on ne pouvait pas supprimer l'argument des partisans de la monétarisation sans créer un raccourci préjudiciable, dans la mesure où Roberto Casati se réapproprie finalement l'idée de la nécessité de mesurer la valeur de la nature, afin de lui donner un sens nouveau.

Si les résumés ont été plutôt fidèles à la pensée du philosophe, en dépit des écueils mentionnés ci-dessus, le jury est beaucoup plus réservé quant à la qualité de la reformulation dans les travaux corrigés lors de cette session. Trop souvent en effet, l'effort de reformulation n'a pas été suffisant, alors que l'exercice impose de redire, avec ses propres mots, l'essentiel d'un raisonnement. Il s'agit de faire preuve à la fois d'une bonne assimilation du texte et d'une maîtrise de la langue qui permette de trouver des mots justes pour le restituer de façon personnelle. Il convient donc de s'interdire, autant que possible, les calques lexicaux ou syntaxiques, et, à plus forte raison, les citations proprement dites, c'est-à-dire la reprise de mots, voire de groupe de mots issus du texte-source, flanqués de guillemets. Les calques qui ont fleuri cette année semblaient évitables : « inspiration », « gisement », « entrepôt biologique », « servir de guide »... À ce sujet, le jury est tout à fait enclin à passer sur les emprunts isolés, souvent involontaires, mais il pénalise les calques systématiques, qui attestent de lacunes dans l'assimilation du texte et dans l'expression. Il en va de même pour les traductions synonymiques confuses. Au contraire, les reformulations heureuses sont systématiquement valorisées – et le jury a aussi eu le plaisir d'en lire. Précisons également qu'il n'est parfois pas possible, ou pas souhaitable, de reformuler : « bardane » et « velcro » devaient être conservés, et il aurait parfois mieux valu reprendre le concept de « monétarisation » plutôt que de s'engager dans une périphrase hasardeuse — si on avait limité, par ailleurs, les pillages. La qualité de la reformulation passe également par la précision lexicale, qu'il faut s'employer à accroître au fil de la préparation au concours, en particulier en ce qui concerne le vocabulaire lié au thème de l'année, ou fréquemment employé : dans trop de copies, par exemple, les candidats ont confondu la « dominance » et la « domination ». Plus généralement et plus fondamentalement, le travail de la langue doit figurer parmi les priorités des candidats, comme nous y avons insisté dans le bilan d'ensemble.

Pour aider les étudiants qui se présenteront au concours l'année prochaine à mieux cerner les attentes relatives à la première partie de l'épreuve, nous faisons suivre la proposition de corrigé de deux résumés rédigés par des candidats, accompagnés de quelques éléments d'appréciation.

Proposition de corrigé

Longtemps, on a pensé que l'importune bardane n'avait guère de prix, sous prétexte qu'elle demeurerait inexploitée. L'observation de ses picots a ²⁵ pourtant permis de concevoir par sérendipité un procédé original de fermeture auto-agrippante — innovation très pratique qui a généré de nombreux emplois et d'importants profits. ⁵⁰

Ce cas d'école révèle les limites de la capitalisation de la nature. Nos connaissances ne permettent pas toujours de déterminer, et donc de chiffrer, ⁷⁵ son intérêt éventuel. Conjointement, le sort de la bardane interdit de considérer notre milieu comme une réserve de ressources à sauvegarder uniquement parce qu'elles ¹⁰⁰ sont directement exploitables : un tel paradigme néglige le biomimétisme.

Tarifier la nature incite à en faire commerce, et la confusion entre cotation et considération nous ¹²⁵ enferme dans un étroit point de vue mercantile. Interrogeons-nous donc réellement sur la manière dont il faut l'apprécier. La bardane peut nous aider ¹⁵⁰ à nous représenter la nature autrement que comme une mine de marchandises.

162 mots

Résumé n°1 (noté 16,5/20, soit 6,6/8)

Comment estimer un produit de la nature ? Nous pouvons passer outre son importance écologique et dire qu'il ne vaut rien car *on* ne s' ²⁵ en sert pas. Mais le Velcro a démontré la limite de cette pensée. On ne peut estimer correctement la nature car *nous* ne connaissons pas ⁵⁰ tous ses usages alors qu'une particule inconnue aujourd'hui pourrait révolutionner l'humanité et donc aurait une valeur inestimable.

De nombreuses avancées ont mis à ⁷⁵ bas la vision d'une nature comme réservoir de substances qui peuvent s'avérer utiles. Nous nous efforçons de protéger la nature pour pouvoir *se* ¹⁰⁰ servir de ses produits, or on devrait plutôt s'en inspirer pour matérialiser nos idées. Ne pas estimer la nature permet d'éviter sa ¹²⁵ valorisation mais cela revient à la rendre transparente. Il faudrait donc en avoir une valeur générale et ne pas se limiter aux bénéfices économiques uniquement. ¹⁵⁰

150 mots

Dans ce résumé, l'exemple de la bardane est gommé, et la reformulation n'est pas toujours suffisante : on trouve des calques (« dire qu'il ne vaut rien car on ne s'en sert pas ») et des reprises (« usages », « substances », « inspirer », « estimer », « bénéfices économiques »). Néanmoins, le propos de Roberto Casati est restitué sans contresens : le candidat a en particulier bien compris le dernier paragraphe du texte-source. Le résumé est clair et bien structuré, et la langue est correcte : on ne déplore que des erreurs de reprise pronominale.

Résumé n°2 (noté 19/20, soit 7,6/8)

La fleur de bardane est perçue comme nocive mais elle a *put* s'avérer utile comme avec l'invention du Velcro devenir source de profit. ²⁵ Si nous *admetons* que l'on peut monétiser la nature, il faut garder cet exemple à l'esprit : nous *somes* ignorants face à la nature. ⁵⁰ Comment agir alors, sachant que certains usages *pouraient* bouleverser l'humanité si *découvert* ?

La bardane s'oppose à la nature source de matière, *model* dans ⁷⁵ lequel nous préservons la nature pour l'exploiter. Elle défend plutôt la nature source d'inspiration. Si on monétise la nature, quelqu'un voudra la ¹⁰⁰ vendre mais sans fixer de prix on invisibilise la nature car on ne l'estime pas, *on accorde pas* de valeur. Toutefois le problème n' ¹²⁵ est pas la vision mais bien l'utilisation de la monétisation. Nous devrions alors repenser notre vision de la nature : plus d'économie mais ouverture ¹⁵⁰ d'esprit.

152 mots

Comme dans le résumé précédent, le travail de reformulation est inabouti : les emprunts au texte de Roberto Casati sont assez nombreux (« il faut garder cet exemple à l'esprit », « comment agir », « source de matière », « inspiration », « modèle »). Mais l'exemple de la bardane est bien traité, et le candidat a fidèlement rendu compte du détail de l'argumentation. Les erreurs d'orthographe n'ont pas été pénalisées car le candidat a bénéficié d'un aménagement d'épreuve.

Question de vocabulaire (notée sur 2 points)

Expliquez, en vous appuyant sur le contexte, le sens de l'expression « mesurer la valeur de la nature », lignes 44-45.

En dépit de la clarté de la consigne, trop de candidats se sont égarés à expliquer le groupe de mots « mesurer la valeur de la nature » sans jamais se reporter, ni implicitement ni explicitement, au texte de Roberto Casati. Certains ont même anticipé sur une réflexion d'ordre général qui n'a pas sa place à ce stade de la composition, mais doit être menée dans l'essai. En témoigne l'exemple suivant :

La phrase « mesurer la valeur de la nature » nous fait réfléchir sur l'importance de chaque *éléments naturels*. La valeur de la nature peut être observée d'un point de vue scientifique, expérimental, ou à travers une expérience qui nous est propre. Dans tous les cas, nous déterminons si cette nature nous

apporte un bien, un avantage, ou au contraire nous menace. Cette conception de valeur est seulement une idée anthropique qui nous *font* par la suite réfléchir sur les moyens de *protections* qui peuvent être *mises* en place. On peut mesurer cette valeur à travers plusieurs critères. Ainsi, ceci *mets* en lumière qu'avec nos expériences, nous pouvons être *capable* de *se* rendre compte de l'utilité de la nature. Ceci doit donc passer à travers une expérience *vécu* et vient donc d'une origine humaine.

Ce paragraphe contient des idées intéressantes, mais il ne respecte pas l'exigence de l'explication lexicale en contexte : il a été noté 0,4 point sur 2². Dans une autre copie, le candidat a fait si peu de cas de cet impératif qu'il a conclu son étude, très générique, par un avis personnel inopportun : « pour ma part, je pense que la valeur de la nature est impossible à mesurer. » Plusieurs étudiants ont défini sommairement et hors-contexte les termes « mesurer », « valeur » et « nature », avant de procéder à une recomposition hasardeuse, décorrélée de l'argumentation de Roberto Casati. Quelques candidats, enfin, ont perdu un temps précieux à formuler une définition « dans un contexte général », avant d'en venir au sens « dans le texte », alors que seul ce dernier est à délimiter à ce stade de l'épreuve.

Pour y parvenir, il ne suffit pas de parsemer sa réponse de citations de l'énoncé. « On s'interroge ici, a-t-on lu, sur la perception de la nature et sur l'utilisation de ses "portions de matière inanimée ou biologique". En effet, *celle-ci* sont généralement considérées pour leurs "bénéfices économiques" car la nature produit des "substances" parfois "utiles" comme la bardane qui a *permise* l'invention de la fermeture *éclair*, et cela a produit "des milliards d'euros de richesse." Mais il faut s'éloigner de ces "lunettes monétaires" et "mesurer la valeur de la nature", c'est-à-dire ici considérer, comprendre le milieu naturel dans son ensemble et non seulement pour son but financier. » Ce candidat a le mérite d'avoir bien distingué les deux aspects de la mesure de la valeur, évoqués de façon très confuse dans d'autres travaux. Toutefois, son propos, partiellement restitué dans les lignes précédentes, consiste, pour l'essentiel, en un montage de citations, qui débouche sur une reformulation assez vague du groupe de mots à analyser. C'est pourquoi il a obtenu 0,7 point sur 2 à cette partie de l'épreuve. En effet, les références au texte-source, indispensables, doivent contribuer à élucider le sens précis de l'expression soumise à l'étude, et elles sont destinées à être commentées en ce sens. Il s'agit donc non seulement de sélectionner dans le texte des éléments utiles pour l'analyse, mais encore de les exploiter à bon escient, comme l'ont fait les candidats dont les réponses sont entièrement reproduites ci-dessous. Il y a lieu, au minimum, d'explorer la phrase dans laquelle l'occurrence à analyser apparaît, puis de balayer une nouvelle fois l'ensemble du passage — qui doit être par ailleurs encore très présent à l'esprit après l'exercice de synthèse — pour établir des liens pertinents avec l'expression qui en a été extraite. Le jury n'attend cependant nullement que les candidats s'attardent sur toutes les résonances. Cette année, certains étudiants particulièrement consciencieux ont ainsi dévoyé la question de vocabulaire en une vaste glose du texte de Roberto Casati, au point même de faire douter les correcteurs que le sens ait été compris, car il se trouvait dilué au gré d'un commentaire trop long qui n'évitait pas toujours les confusions, voire les contradictions.

Pour réussir cette partie de l'épreuve, le jury conseille de partir de deux questions assez simples : quelle est la signification, pour l'auteur du texte, du mot ou du groupe de mots sur lequel porte cette partie de l'épreuve, et dans quelle intention argumentative l'auteur emploie-t-il ce mot ou ce groupe de mots ? Cette année, l'expression à étudier intervenait dans un contexte polémique : l'auteur cherche à redonner du sens à la mesure de la valeur pour dépasser la quantification utilitariste de la nature, retournant ainsi l'argument de ses promoteurs contre eux. Comme les bons candidats l'ont remarqué, Roberto Casati critique les tenants de la « monétarisation » de la nature (lignes 34, 37 et 48 pour le nom, ligne 18 pour le verbe), qui entendent lui attribuer une valeur économique : pour eux, « mesurer la valeur de la nature » revient à conférer un prix aux êtres et aux objets qui la composent, en fonction de leur capacité effective ou potentielle à satisfaire les besoins humains. La

² Les questions de vocabulaire sont notées sur 10 par le jury ; la note est ensuite ramenée à une note sur 2.

nature, instrumentalisée, est alors quantifiée — il s'agit de « faire les comptes » (ligne 19), de « calculer » (ligne 20), transcription en chiffres dont Roberto Casati souligne du reste la dimension problématique. Pour sa part, le philosophe récuse cette réduction de la qualité à la quantité, y compris dans une optique écologique, comme le montre l'exemple de la Grande Barrière de corail (lignes 35-36). Menacée, elle a fait l'objet d'une estimation chiffrée, en 2017, à l'initiative de la Fondation chargée de sa préservation. Le prix qui lui a été donné par un cabinet d'études correspond aux revenus touristiques dont elle est la source, mais aussi à la protection de la biodiversité qu'elle permet, ainsi qu'à sa valeur morale et émotionnelle. Toutefois, objecte Roberto Casati, loin de sensibiliser à la richesse de la nature, sa valorisation économique la fait entrer dans une logique de marché à laquelle elle se soustrait fondamentalement. La valeur de la nature, pense-t-il, ne doit pas être rabattue sur sa rentabilité. Au lieu de la quantifier, il faudrait chercher à la qualifier : « pren[dre] au sérieux une discussion sur la valeur en général » (ligne 45). L'emploi de la première personne du pluriel, à partir de la ligne 42, indique le caractère nécessairement collectif du questionnement sur ce qui, dans la nature, est digne d'être estimé, considéré, et par conséquent préservé. Par exemple, s'accorde-t-on à penser que toute vie, humaine ou non, a une valeur intrinsèque, indépendante de son utilité pour l'homme, comme les tenants du biocentrisme ? Associe-t-on la valeur à la beauté, ou à la représentativité, comme pour les sites naturels inscrits sur la liste du patrimoine mondial de l'Unesco, qui constituent des exemples des grands stades de l'histoire de la terre ou des processus biologiques et écologiques en cours ? En ce sens, contrairement au calcul mathématique, « mesurer la valeur de la nature » relève de la faculté de juger, qui s'exerce à travers le débat, la confrontation des points de vue. Voilà pourquoi Roberto Casati présente cet acte de pensée comme un « défi » à relever (ligne 44). L'appréciation de la valeur de la nature procède alors d'un choix social et politique, toujours révisable, voire d'une affirmation : la valeur désigne moins ce qui est en soi estimable que ce que l'on se représente comme tel. Enfin, Roberto Casati souligne la « nécessité » de cette démarche, dans le contexte de la crise écologique. En effet, ramener la nature à un simple stock de ressources a contribué non seulement à en faire oublier la valeur autre qu'économique, mais encore à négliger dangereusement son importance, voire sa puissance, pour revenir à l'étymologie latine du verbe *valere* (« être fort »).

Les deux réponses reproduites ci-après, claires et structurées, attestent une bonne compréhension des attendus de l'exercice : leurs auteurs ont cherché à dégager le sens du groupe de mots « mesurer la valeur de la nature » dans son contexte argumentatif. Il aurait convenu d'indiquer les numéros des lignes où sont employés les termes ou expressions citées.

Réponse n°1 (notée 8,5/10)

Mesurer la valeur de quelque chose correspond au fait de coller un nombre à un objet. Ici, « mesurer la valeur de la nature » voudrait donc dire qu'on réduit la nature à un nombre en les associant. Cette expression n'apparaît qu'une fois dans le texte de Roberto Casati, à la ligne 44, à la fin de la thèse de l'auteur. L'expression étudiée est associée à un prix dans un monde de consommation et d'échanges : « [...] la seule manière de voir les objets serait de fixer leur prix. » R. Casati nuance cette idée en expliquant que certes, un objet **issus** de la nature peut être source de richesse pour la société — il aurait donc une certaine valeur —, mais que cette valeur est estimée d'après un regard humain et non écosystémique. En effet, l'homme a tendance à observer son milieu par le biais de « lunettes monétaires » et donc à attribuer un potentiel de revenus, une valeur, à tout objet s'y trouvant. Or, pour R. Casati, nous ne devrions pas considérer la nature comme un **puits** dans lequel on obtient de la matière, mais plutôt comme une inspiration, une muse. Ainsi, « mesurer la valeur de la nature » est l'argument clé de la thèse de l'auteur : la nature ne doit pas être vue comme une réserve monétaire qu'il faudrait exploiter, mais comme une réserve de secrets dont il faudrait s'inspirer.

Le candidat a maladroitement commencé sa réponse, puisqu'il ne s'est pas polarisé immédiatement sur le sens de l'expression « mesurer la valeur de la nature » en contexte. Néanmoins,

il a bien mis en évidence la critique de la monétarisation dont le groupe de mots « mesurer la valeur » est porteuse, ainsi que la profondeur qu'il faudrait, selon Roberto Casati lui conférer. Les dernières lignes sont approximatives : le philosophe ne définit pas la nature comme « muse » ou « source de secrets » — il ouvre au contraire le débat. Toutefois, dans l'ensemble, le candidat a correctement perçu le sens de l'expression pour l'auteur et sa visée argumentative.

Réponse n°2 (notée 10/10)

L'expression « mesurer la valeur de la nature » met par l'agencement de ce groupe verbal une problématique intéressante. Elle nous propose de quantifier et estimer une chose que l'on peine encore à définir et à délimiter : la nature.

Dans le texte, cette expression demande au lecteur de questionner le thème « valeur », outre l'aspect économique, mais également d'ouvrir les yeux sur ce que la nature nous offre. La valeur dépasse alors l'aspect d'une *monnaie* d'échange entre une utilité, un service et ce qu'il coûte. Elle interroge l'attention que l'on porte à la beauté que la nature nous offre, en nous obligeant à admettre que tout n'a pas spécifiquement de fonction.

Le *terme* de valeur est repris de nombreuses fois dans ce texte, ainsi qu'un large *champs* lexical de l'économie avec les *termes* « estimer », « monétariser », « échange ». Ceci appuie fortement l'idée que l'homme cherche à tirer profit de ce qui l'entoure même lorsqu'il n'a pas la moindre idée de la richesse de ce qui le circonscrit. Effectivement, l'homme ne peut estimer la valeur de la nature, en dehors de l'aspect monétaire, puisqu'il ignore l'importance de son étendue et l'inquantifiable diversité de richesse qu'elle détient.

Le candidat a fait preuve d'une belle hauteur de vue en plaçant au cœur de sa réponse la problématisation de la valeur qui fait l'objet de l'expression à étudier, saisissant ainsi pleinement la portée argumentative que lui confère Roberto Casati. Il aurait été souhaitable de nommer ce dernier, et de référencer davantage le propos, qui reprend manifestement la réflexion du philosophe. Le paragraphe est structuré de façon convaincante : l'explication du sens du groupe de mots dans la phrase où il est employé débouche sur une contextualisation élargie. Cette étude lexicale étant l'une des toutes meilleures du concours, le candidat a obtenu la note maximale.

Développement (noté sur 10 points)

L'expérience permet-elle de « mesurer la valeur de la nature » ?

Vous nourrirez votre réflexion de votre lecture des œuvres au programme : *Vingt mille lieues sous les mers* de Jules Verne, *La Connaissance de la vie* (« Introduction : La pensée et le vivant », « I. Méthode », « III. Philosophie — chapitres II, III, IV et V ») de Georges Canguilhem et *Le Mur invisible* de Marlen Haushofer³.

Le développement doit permettre de construire, à partir des lectures effectuées pendant l'année, une réflexion personnelle portant sur un sujet bien précis. L'argumentation n'a pas à être excessivement longue, mais elle doit être cohérente, bien structurée et tendue vers un point d'aboutissement clairement formulé dans la conclusion de l'essai. Il n'était donc pas question d'opposer la « thèse » et « l'antithèse », ou, comme l'a écrit un candidat lors de cette session, « les points en faveur de la valorisation par l'expérience, puis en défaveur, avant de nuancer », sans approfondir la réflexion sur les modalités de l'expérience et de la mesure de la valeur.

Analyse et problématisation du sujet

³ Les éditions utilisées dans ce rapport sont les suivantes : pour *Vingt mille lieues sous les mers*, folio classique (n°4175), pour *La Connaissance de la vie*, Vrin, Collection Bibliothèque des textes philosophiques, et pour *Le Mur invisible*, Actes Sud, Collection Babel (traduction Liselotte Bodo et Jacqueline Chambon).

Bien des candidats se sont montrés conscients de la nécessité de réinvestir les acquis de la deuxième partie de l'épreuve pour analyser le sujet du développement. Toutefois, ils ne sont pas assez souvent parvenus à le faire de façon efficace, c'est-à-dire en vue d'une authentique problématisation. Dans une introduction bien menée, la problématisation découle de l'analyse. Cette dernière vise en effet à mettre en évidence la ou les difficultés inhérentes à la question posée par l'énoncé, afin d'en dessiner l'enjeu. Cela signifie que la problématique ne se confond pas avec l'énoncé, qu'il soit repris tel quel ou paraphrasé.

L'explication lexicale, lorsqu'elle avait reçu la part d'attention qu'elle méritait, permettait d'identifier la polysémie de l'expression « mesurer la valeur de la nature », qui s'entend en son sens propre, quantifier, et en son sens figuré, qualifier. Il s'agissait de mettre en rapport ces significations avec les dimensions majeures de l'expérience dans les œuvres au programme : l'expérience vécue, et l'expérience scientifique. L'usage du singulier, dans l'énoncé, pouvait alors donner matière à l'interrogation : de quelle valeur est-il question, et de quel type d'expérience ? Un candidat écrit ainsi : « La valeur de la nature est une notion complexe qui nous interroge sur notre perception de la nature. La voyons-nous plutôt comme un gisement de matières premières exploitables ou alors comme une sorte de *mûse* qui nous permettrait de nous inspirer et nous* permettrait* de nous élever ? La question de la valeur et donc de la monétarisation de la nature est alors *liée* aux connaissances que nous *possédons* qui nous permettent d'évaluer, de fixer un prix. Mais si fixer une valeur peut être bénéfique, *elle* peut également être *délétère* pour la *conservation* de la nature dans le cas où la monétisation engendre des bénéfices. C'est ainsi que nous nous demanderons [...] si l'expérience permet d'évaluer correctement les avantages de la nature. » Dans cette copie, la notion de valeur a été davantage explorée que celle d'expérience, et la question finalement posée aurait pu être précisée. Cela étant, cette introduction, malgré les défauts d'expression, se distingue très favorablement par une exploitation intelligente de l'étude lexicale, et par un souci d'interroger l'énoncé dont les candidats ont, dans l'ensemble, fait trop rarement preuve.

De l'introduction à la conclusion, le jury préfère un propos solide à l'éparpillement et au manque de rigueur. Il n'était donc pas rédhibitoire de se polariser sur l'expérience vécue, en observant par exemple que la pluralité constitue un obstacle à la mesure de la valeur : comment parvenir à un accord, sur la base d'expériences subjectives potentiellement divergentes ? Il était tout aussi envisageable de se concentrer sur l'expérimentation scientifique, et de pointer une tension entre la valeur qualitative et la valeur chiffrée. Le sujet proposé cette année était assez ouvert, et n'imposait aucune problématique préconçue, pourvu que l'on indique le ou les sens attribués à l'expérience et à la mesure de la valeur, et que l'on s'interroge, d'une façon ou d'une autre, sur les conditions auxquelles l'expérience rend l'évaluation possible. Cela étant, au-delà même des processus par lesquels l'expérience contribue à attribuer la valeur, l'enjeu de l'énoncé est écologique : mesurer la valeur de la nature, c'est se donner les moyens de prendre conscience de son importance, comme il ressortait de la lecture du texte de Roberto Casati. Les meilleurs candidats l'ont très bien vu.

Plus largement, le jury invite les futurs candidats à ne pas se satisfaire d'une application purement mécanique des attendus de l'introduction. L'analyse du sujet ne doit pas être négligée, y compris lorsque l'inattention à la lettre de l'énoncé se traduit par une pure et simple répétition de la réponse précédemment apportée à la question de vocabulaire. Il s'agit au contraire d'exploiter cette dernière pour passer le sujet au crible. La problématisation n'est pas une interrogation faite pour la forme, mais une mise en question de l'énoncé appelant, dans le développement, une réponse organisée et nuancée. Se contenter, pour toute problématisation, d'une reformulation hâtive peut restreindre drastiquement le sujet, comme cela a été le cas dans les copies où l'on s'est demandé si « l'expérience permet de quantifier le prix de la nature. » Une problématique générique ou artificielle risque de conduire le développement vers le hors-sujet, c'est pourquoi il est très préjudiciable de rabattre l'énoncé vers une question déjà abordée à l'occasion d'un cours ou d'un corrigé. En somme, la cohérence est de mise à chaque étape de l'introduction : il faut veiller à ce que l'amorce, lorsqu'on en

propose une, entretienne un lien suffisant et explicite avec l'énoncé, à ce que son analyse débouche logiquement sur la problématisation, et enfin à ce que le plan annoncé trace les grands axes de la réponse que l'on apportera au problème que l'on a posé. L'introduction suivante, en dépit d'une amorce assez poussive, est exemplaire :

« Je suis tout ce qui était, est et sera et nul mortel n'a soulevé mon voile », citation de Plutarque citant la déesse Isis, reprise par de nombreux auteurs comme une allégorie de la nature qui ne dévoile pas ses secrets à l'homme. On peut l'assimiler aux ressources naturelles que l'homme ne sait exploiter car il ne sait pas qu'elles sont exploitables. Car selon cette citation d'Isis, aucun homme ne connaît la nature donc on pourrait dire que aucun homme ne connaît la valeur de la nature. Donc est-ce que l'expérience peut permettre de mesurer la valeur de la nature ? Le terme « expérience » a plusieurs significations : il y a l'expérience scientifique qui tend à être la plus objective, l'expérience qui transforme l'individu (*Erfahrung*) et l'expérience immédiate et sensible (*Erlebnis*) qui tend à être la plus subjective. Il faut donc d'abord se situer sur une expérience. Ensuite, parlons-nous d'une valeur économique, morale ? Sommes-nous du point de vue de l'homme ou de la nature ? De plus, le singulier « la » désignant la nature pose une ambiguïté car chaque vivant projette son propre milieu : « Vivre, c'est rayonner, c'est organiser un milieu à partir d'un centre de référence, c'est ce que Uexküll va nommer *le* *Umwelt*, il y a autant de *Umwelt* qu'il y a d'*individu* et la science est elle-même un *Umwelt*. D'une part les expériences scientifiques permettent de quantifier et d'établir des lois universelles, d'autre part l'expérience *immerssive* permet d'accéder au cœur de la nature et d'en tirer des valeurs plus organiques. Dès lors on se demandera : quelles sont les valeurs tirées de nos différentes *expérience* de la nature et pouvons-nous mesurer la valeur de la nature ? Nous verrons dans un premier temps comment l'expérience scientifique permet de quantifier et *au dépend* de quoi. Dans un second temps nous verrons les valeurs *déditent* des expériences sensibles et immersives.

Argumentation

L'exercice de l'essai était, cette année encore, formellement maîtrisé par la plupart des candidats. Beaucoup d'entre eux ont ainsi fait l'effort de structurer leur propos en grandes parties et sous-parties relativement équilibrées, ponctuées de retours aux notions clés de l'énoncé. Néanmoins, la présentation de la copie n'a pas toujours reflété cette organisation. Il ne semble donc pas inutile de rappeler que pour faciliter le guidage du correcteur, il convient de débiter chaque paragraphe par un alinéa, de passer une ligne entre les grandes parties du devoir, et de limiter le plus possible les ajouts en bas de page ou dans les interlignes. Sur le fond, l'ampleur et la pertinence du développement argumenté dépendent de la capacité à mettre les acquis de l'année au service de la réflexion sur le sujet proposé. L'essai intégralement reproduit à la fin de ce rapport en offre un très bon exemple. Mais à cet égard, les copies corrigées lors de cette session n'étaient pas totalement satisfaisantes. Trop de candidats ont proposé un traitement superficiel ou partiel du sujet, reprenant les notions de façon mécanique au lieu de les creuser, et évacuant, dans bien des cas, la dimension de la mesure pour se concentrer sur celle de la valeur. Beaucoup ont fait dériver la réflexion, dès l'introduction ou au fil de l'argumentation, vers des questions rebattues : les bienfaits et l'hostilité de la nature, les effets de la nature sur l'homme, la façon dont l'homme traite ou détruit la nature... Les candidats qui se sont employés à penser rigoureusement et spécifiquement, en s'appuyant sur le programme, la mesure de la valeur à travers l'expérience ont obtenu les meilleurs résultats, et ce, même quand leurs essais étaient un peu plus courts que d'autres : dans l'évaluation du développement argumenté, la qualité prime sur la quantité, étant entendu que pour emporter l'adhésion, la composition ne saurait se réduire à peau de chagrin.

Comme les rapports d'épreuve le soulignent année après année, il n'est nullement indispensable d'adopter dans le corps du devoir un plan dialectique en trois parties — thèse, antithèse, synthèse — pour construire une argumentation nuancée. Le dernier temps de l'épreuve de composition française est comparable à l'essai du baccalauréat technologique, qui ne requiert pas de structure type. En tout état de cause, il faut s'employer à dépasser une binarité stérile : opposer l'utilité de l'expérience à son inutilité n'est d'aucun secours pour penser la mesure de la valeur lorsqu'aucune issue n'est trouvée à

cette confrontation, ou qu'elle débouche sur une dernière partie n'entretenant avec le sujet qu'un rapport très lointain. Il y a également lieu de faire progresser l'argumentation de façon logique. « La nature a bien des valeurs, écrit un candidat : la santé et la paix. Néanmoins on peut comprendre ses valeurs en s'éloignant d'elle [c'est-à-dire par la connaissance]. » Dans la première partie de ce développement, deux valeurs possibles de la nature ont été évoquées l'une après l'autre, de façon hétéroclite. Dans la seconde partie, la mesure a été ramenée à la connaissance, sans justification. Or, cette dernière est présentée comme une autre façon d'appréhender la valeur de la nature : l'énumération se poursuit donc, et le connecteur « néanmoins » n'instaure qu'une apparence de débat. En raison de la faiblesse de l'argumentation, et compte tenu de la mobilisation du programme, le travail dont nous avons reproduit l'annonce de plan a été noté 4,5/10. Pour éviter une telle déconvenue, il faut, lors de l'élaboration du plan de l'essai, au brouillon, puis au moment de la rédaction, veiller à la cohérence, en évitant les raccourcis et les déviations, et en établissant des liens qui permettent d'aller au-delà d'un passage en revue d'arguments, parfois très maladroitement souligné par les connecteurs : « pour commencer... pour continuer... pour finir. »

Il était tout à fait possible de construire une réponse nuancée et pertinente en se dégageant du modèle dialectique. Certains candidats ont ainsi réfléchi à la mesure de la valeur à partir des différentes expériences de la nature, auquel leur plan était adossé. Quelques-uns ont alors pu envisager l'expérience métaphysique ou esthétique, parfois à travers la notion de sublime. Le jury a apprécié que les troisièmes parties contiennent, dans un certain nombre d'essais, des développements sur l'expérience de la lecture, ou l'expérience littéraire, à condition que ceux-ci soient motivés : l'idée que l'expérience de la nature relatée dans le journal de la narratrice du *Mur invisible* ou dans les mémoires d'Aronnax deviennent celle du lecteur a ainsi pu contribuer à élargir les perspectives, ou à dépasser les limites de l'expérience vécue ou scientifique de la nature.

Il est arrivé que les candidats puisent dans le texte de Roberto Casati le plan de leur essai. Appuyer sa réflexion sur l'extrait à résumer est de bonne méthode, et il est tout à fait possible de réinvestir certaines idées. Toutefois, le calque est à proscrire, car l'essai a vocation à élargir la réflexion à partir des œuvres au programme. Ainsi, on ne pouvait se borner à montrer que l'expérience permet d'attribuer une valeur monétaire à la nature, avant d'objecter qu'elle en méconnaît d'autres, comme sa faculté à être une source d'inspiration, et éventuellement prolonger le propos en envisageant d'autres valeurs encore, ou d'autres expériences. Cette démarche était d'autant moins pertinente qu'elle ne trouvait pas un étayage suffisant dans les œuvres. En revanche, la tension entre la quantité et la qualité mise au jour lors de l'étude lexicale était susceptible de conférer aux deux premières parties de l'essai une structure, à condition de ne pas limiter la quantification à la monétarisation, et de ne pas ramener la valeur qualitative à un potentiel d'inspiration.

Mobilisation du programme

La mobilisation du programme a été, dans l'ensemble, plutôt équilibrée, et les candidats qui ignoraient les œuvres étaient assez rares. Souvent, les développements argumentés étaient étayés sur quelques citations, ce que le jury a apprécié. À cet égard, rappelons qu'il y a lieu de ménager une place à chaque auteur dans chacune des grandes parties, et que les exemples tirés des œuvres doivent être mis en dialogue, ce qui exclut de consacrer un paragraphe à chaque œuvre au sein des grandes parties, en confondant argument et exemple. Les lacunes, lorsqu'elles sont trop importantes — erreurs grossières, contresens multiples, traitement superficiel ou simpliste d'un ou plusieurs ouvrages — sont systématiquement sanctionnées dans la note. En tout état de cause, il convient d'orthographier correctement les noms propres et de se souvenir de ceux des personnages : oublier la consonne finale de « Vernes », ou transformer « Lynx » en « Sphynx » ne contribue pas à mettre le correcteur dans de bonnes dispositions.

Certains aspects du programme ont manifestement frappé les étudiants, comme la critique, chez Marlen Haushofer, de la figure de l'homme prédateur qui est pour la nature une dangereuse menace. Dans de nombreuses copies, la chasse chez Marlen Haushofer a été mise en tension avec la pêche chez Jules Verne, pour montrer que la narratrice du *Mur invisible*, sensible à la valeur de la vie animale, respecte la nature là où les personnages verniens n'en ont pas le même souci. De *La Connaissance de la vie*, les candidats ont surtout retenu la réflexion de Georges Canguilhem sur la méthode expérimentale en biologie, et en particulier la conclusion du chapitre « L'expérimentation en biologie animale. » Ces références étaient très utiles pour traiter le sujet. Cela étant, la qualité du travail de préparation se mesure aussi à la capacité à convoquer des souvenirs de lecture plus originaux, comme dans les copies où l'on exploitait l'étymologie du terme « valeur », rappelée par Georges Canguilhem, et plus généralement la conception de la normativité développée dans « Le normal et le pathologique » ou « La monstruosité et le monstrueux », ou encore les calculs auxquels se livre Aronnax pour estimer la perle merveilleuse que le capitaine Nemo l'a convié à admirer, au large de Ceylan (*Vingt mille lieues sous les mers*, II, chap. III, p. 362). Le jury invite les futurs candidats à ne pas négliger l'appropriation personnelle des œuvres au programme.

Pour faire un usage argumentatif des exemples, il faut être capable d'y faire précisément référence : les ouvrages au programme et les cours qui ont permis de mieux les comprendre ne doivent pas irriguer souterrainement la pensée, mais être consciemment et explicitement utilisés pour défendre les arguments avancés. Or, dans un nombre de travaux assez significatif, les références au programme ont été trop vagues ou allusives pour emporter l'adhésion. A-t-on besoin de s'appuyer sur Georges Canguilhem pour affirmer que « certains scientifiques établissent des expériences à but d'obtenir davantage de connaissances sur le fonctionnement à part entière de plusieurs types d'individus naturellement conçus ? » Un tel propos ne démontre pas la connaissance de l'œuvre, que prouvait au contraire la mention des expériences de Claude Bernard trouvée dans d'autres travaux. Il est en outre impossible d'établir entre les œuvres des liens pertinents lorsqu'elles ne sont connues que de très loin. Il a semblé au jury que la mise en relation des exemples a été, dans les copies de cette session, plus artificielle que par le passé, quoique rarement inexistante. L'articulation des références doit donc être un point de vigilance. Le jury attend que celles-ci soient cohérentes entre elles et par rapport à l'argument, et qu'elles soient succinctement comparées dans le but de dégager leur spécificité. Il ne s'agit pas, en effet, de juxtaposer des exemples qui ne peuvent être totalement similaires, mais d'affiner la pensée au gré des parallèles établis. Mobiliser le programme au service de l'argumentation requiert ainsi de dépasser la simple paraphrase, ou la narrativisation — écueil auquel ont achoppé trop de candidats. Résumer tel ou tel épisode, et, à plus forte raison, l'œuvre entière, ne suffit pas pour convaincre. Pour obtenir des résultats satisfaisants, il est nécessaire, au contraire, de bien cibler les références par rapport au sujet et à l'idée à défendre, et d'en proposer un bref commentaire, qui en fasse apparaître l'intérêt. Les meilleurs candidats ont intégré cette démarche, ainsi que le montre la copie intégralement reproduite à la fin de ce rapport, dans laquelle les exemples sont très efficacement mis en dialogue.

Pistes de réflexion

Les pistes de réflexion ci-dessous ne constituent pas un corrigé type, mais une lecture possible du sujet, parmi d'autres. L'argumentation proprement dite a été plus développée qu'il n'est possible aux candidats de le faire le jour du concours. L'introduction et la brève conclusion ont été rédigées conformément aux attendus de l'épreuve, étant entendu que l'ouverture, en fin de devoir, n'est pas plus indispensable que l'amorce, en introduction. L'essentiel, à l'issue du travail, est de statuer clairement sur la question posée, en quelques lignes.

Chacun peut admirer la beauté d'un paysage naturel, s'émerveiller de la complexité et de la richesse du vivant, ou se montrer sensible à la dignité d'une vie animale. Pour autant, depuis la

révolution industrielle, l'action humaine exerce une pression destructrice sur la nature, qui rejaillit sur les conditions de vie des hommes. Dès lors, l'expérience permet-elle de mesurer la valeur de la nature ? L'expérience est susceptible de prendre plusieurs formes, dont les principales sont l'expérience vécue, en particulier en tant qu'elle est source d'enseignements, et l'expérimentation scientifique. Parallèlement, on mesure la valeur en estimant des qualités, ou en quantifiant des phénomènes et des réalités. Or, la pluralité des expériences et des modalités de l'évaluation n'empêche-t-elle pas d'apprécier la nature à sa juste valeur ? L'enjeu de ce questionnement est de taille, car, à l'ère de la crise écologique, mesurer la valeur de la nature aiderait à mieux la respecter. En nous appuyant sur la lecture de *Vingt mille lieues sous les mers* de Jules Verne, de *La Connaissance de la vie* de Georges Canguilhem, et du *Mur invisible* de Marlen Haushofer, nous montrerons que les expériences de la nature donnent la possibilité d'en appréhender la valeur sur de multiples plans. Nous verrons toutefois que les formes et les acquis de ces expériences dépendent des représentations qui les façonnent : la dépréciation moderne de la nature réduit la capacité à en ressentir la valeur. Nous en déduirons qu'il est nécessaire de réaffirmer la valeur de la nature, sur la base d'une expérience éclairée.

L'homme étant un être vivant, la nature revêt d'abord pour lui une valeur biologique qu'il n'éprouve jamais davantage que lorsque son existence est menacée, comme le font apparaître les œuvres au programme. Après avoir découvert le mur invisible qui la voue à la solitude dans un rude environnement montagnard, la narratrice du roman post-apocalyptique de Marlen Haushofer estime ainsi que « les pommes de terre et les haricots constitu[ent] pour l'avenir [s]on plus précieux trésor » et se fixe pour objectif de « découvrir un terrain susceptible d'être transformé en petit champ » (*Le Mur invisible*, p. 50). Sa survie est moins directement menacée que celle des passagers du *Nautilus* dans *Vingt mille lieues sous les mers*, lorsqu'ils sont emprisonnés sous la banquise au retour du pôle Sud. Ayant échappé à l'asphyxie, ils ressentent intensément les vertus d'un oxygène dont ils se grisent : « Mais je respirais, je humais l'air vivifiant de la mer. Mes deux compagnons s'enivraient près de moi de ces fraîches molécules. Les malheureux, trop longtemps privés de nourriture, ne peuvent se jeter inconsidérément sur les premiers aliments qu'on leur présente. Nous, au contraire, nous n'avions pas à nous modérer, nous pouvions aspirer à pleins poumons les atomes de cette atmosphère, et c'était la brise, la brise elle-même, qui nous versait cette voluptueuse ivresse ! » (II, chap. XVII, p. 561-562). Les situations que les personnages des récits au programme expérimentent sont de celles que Georges Canguilhem, dans « Le vivant et son milieu », qualifie de catastrophiques, à la suite de Goldstein (p. 188). Dans ce chapitre de *La Connaissance de la vie*, le philosophe montre que l'homme, en tant que vivant, est « essentiellement » un « sujet de valeurs vitales » (*Ibid.*, p. 186), et non l'objet d'un conditionnement par le milieu. Les êtres vivants, en opérant des choix selon leurs besoins propres pour « se composer [leur] milieu » (p. 184), préfèrent et excluent, et donc évaluent. La vie est tout entière une expérience normative : « la valeur est dans le vivant [...]. Là est le sens profond de l'identité, attestée par le langage, entre valeur et santé ; *valere* en latin c'est se bien porter. » (« Le normal et le pathologique », p. 205)

Or, l'homme se distingue des autres êtres vivants par son appropriation spécifique du milieu au moyen de la science et de la technique, que Georges Canguilhem analyse comme les prolongements de l'activité vitale. Ces dernières lui permettent de prendre la mesure objective des phénomènes naturels — sinon de la nature tout entière. Dans le roman d'aventures de Jules Verne, miroir du positivisme du XIX^{ème} siècle, la nature est incessamment mesurée. Le *Nautilus* possède de nombreux instruments grâce auxquels le capitaine Nemo réalise des « expériences de sondages », comme dans la mer de Sargasses dont il vérifie la profondeur maximale (II, chap. XI, p. 481-482). Le Professeur Aronnax a tendance à traduire son expérience de la nature en chiffres, qu'il s'agisse de coordonnées géographiques, de poids et mesures, d'unités de temps ou encore de valeurs monétaires. Plusieurs titres de chapitres contiennent des données numériques : « Quelques chiffres », « Quatre mille lieues sous le Pacifique », « Une perle de dix millions », ou encore « Par 47°24' de latitude et 17°28' de

longitude. » Mais si dans le roman vernien, connaître revient souvent à quantifier, Georges Canguilhem souligne, dans *La Connaissance de la vie*, que la mathématisation du réel n'est pas le tout de la science. En biologie, l'expérimentation vise ainsi à qualifier les phénomènes. Dans « L'expérimentation en biologie animale », le philosophe réfléchit aux conditions nécessaires à une telle caractérisation. Il cite alors Claude Bernard : « quand on veut donner à une propriété physiologique sa véritable sa valeur et sa véritable signification, il faut toujours la rapporter à l'ensemble. » (p. 32) Mesurer la « valeur » d'une « propriété physiologique » consiste à comprendre le rôle d'un organe, d'un tissu ou d'une cellule au sein de la totalité de l'organisme, comme l'a fait le fondateur de la médecine expérimentale en établissant la fonction glycogénique du foie (« L'expérimentation en biologie animale », p. 24). La quantification n'y suffit pas.

Alors que l'expérimentation scientifique tend à l'évaluation objective de la nature, l'expérience vécue peut amener à en ressentir subjectivement la valeur. L'expérience de la nature sollicite en effet le « sens des valeurs » qui signe l'« originalité » de l'homme parmi les vivants (*La Connaissance de la vie*, « Le vivant et son milieu », p. 182). La diariste du *Mur invisible* observe à cet égard que l'homme possède un « sens de la beauté » dont les animaux sont dépourvus (p. 301). En en faisant usage, elle peut apprécier, lors du premier été à l'alpage, le « grand jeu du soleil, de la lune et des étoiles » dont elle devient « spectatrice attentive et enthousiaste » (p. 244). La réclusion au sein de la nature, aussi éprouvante soit-elle, éveille la protagoniste à sa valeur esthétique, dans ses manifestations les plus sublimes comme dans ses aspects les plus humbles. Sa description des salamandres sortant de leurs cachettes après l'orage en atteste : « Des créatures superbes, tachées de rouge et de noir et qui me faisaient davantage penser à certaines fleurs, comme le lys tigré ou le lys martagon, qu'à leurs proches parents les lézards. » (p. 33) La narratrice développe également une conscience aiguë de la valeur morale du vivant, qui s'enracine dans sa perception de la sentience animale. Dans le roman de Jules Verne, cette considération ne fait qu'émerger, tandis que l'expérience exceptionnelle du tour du monde sous-marin plonge le professeur Aronnax dans un état d'admiration qui amplifie le plaisir de la connaissance : « On le voit, pendant cette traversée, la mer prodiguait incessamment ses plus merveilleux spectacles. Elle les variait à l'infini. Elle changeait son décor et sa mise en scène pour le plaisir de nos yeux, et nous étions appelés non seulement à contempler les œuvres du Créateur au milieu de l'élément liquide, mais encore à pénétrer les plus redoutables mystères de l'océan. » (I, chap. XVIII, p. 239)

L'expérience, sous ses multiples formes, peut donc ouvrir aux différentes valeurs de la nature. Mais, dans la modernité occidentale, elle est marquée par une crise qui fait obstacle à la reconnaissance pleine et entière de ces valeurs.

L'homme moderne, en effet, fort des connaissances acquises au fil des siècles, tend à déprécier la nature. Dans « Le vivant et son milieu », Georges Canguilhem écrit ainsi que l'« univers de l'homme savant, [...] parce qu'il entretient avec le milieu propre de l'homme vivant un rapport direct, quoique de négation et de réduction, confère à ce milieu propre une sorte de privilège sur les milieux propres des autres vivants. L'homme vivant tire de son rapport à l'homme savant [...] une sorte d'inconsciente fatuité qui lui fait préférer son milieu propre à ceux des autres vivants, comme ayant plus de réalité et non pas seulement une autre valeur. » (p. 196) Alors même que par la science et la technique, l'homme s'approprie le milieu comme le fait tout être vivant avec ses moyens propres, il ne ressent envers les autres animaux qu'une « ironie tempérée de pitié. » (« La pensée et le vivant », p. 13) Dans ce contexte, la nature est réduite à sa valeur instrumentale. Or, l'expérience vécue, parce qu'elle est médiatisée par la culture, ne conduit pas nécessairement à remettre en cause ce paradigme de la maîtrise et de la possession. Ainsi, en dépit même de la richesse d'une aventure qui sensibilise les personnages de *Vingt mille lieues sous les mers* à la beauté de la nature et à la fragilité de la vie, ceux-ci la considèrent souvent, en fin de compte, comme un moyen, qu'il s'agisse pour Aronnax de tuer un magnifique paradisiaire grand-émeraude de l'espèce la plus rare, afin d'en faire don au Jardin des plantes (I, chap. XXI, p. 279), ou pour Nemo d'autoriser Ned Land à chasser, « dans l'intérêt de la

cuisine », un dugong qui est peut-être le dernier de son espèce (II, chap. V, p. 391). Dans *Le Mur invisible*, alors que l'expérience de la survie fait accéder la narratrice à la valeur relationnelle de la nature, au lien profond qui unit les hommes avec la nature et les espèces qui la peuplent, le survivant masculin de la catastrophe, pour sa part, demeure prisonnier d'une vision du monde anthropocentrée en vertu de laquelle il nie la valeur du vivant non-humain, comme le montre le meurtre de Bella et Lynx.

La dévalorisation de la nature est d'autant plus grande que celle-ci a progressivement été évacuée du champ de l'expérience. L'homme moderne en vit souvent coupé : comment, dès lors, son expérience pourrait-elle l'amener à en mesurer la valeur ? Les parois vitrées qui occupent une place si importante dans les œuvres de notre programme sont emblématiques de la séparation croissante entre l'homme et la nature. Dans *Vingt mille lieues sous les mers*, grâce à la vitre du salon, les passagers du *Nautilus* contemplent les fonds marins qui leur seraient restés inaccessibles sans la machine géniale du capitaine Nemo. Mais cette paroi de cristal matérialise aussi le hiatus entre l'homme et l'océan, observé à distance. Le mur invisible qui donne son titre au roman de Marlen Haushofer symbolise le creusement de cet écart. La narratrice émet en effet l'hypothèse qu'il s'agit d'une « arme idéale qui laissait la terre intacte et ne tuait que les hommes et les bêtes », ayant rendu le pays « stérile » (p. 40). Dans cette fiction post-apocalyptique, les « inventeurs du mur » (p. 88) ont considéré que la nature était quantité négligeable. Le mode de vie moderne, souvent citadin, qui ménage très peu de place à l'expérience de la nature, est l'une des causes de ce que Baptiste Morizot nomme « crise de la sensibilité » : l'homme moderne se désintéresse des êtres vivants qui l'entourent, il ne les perçoit guère et ne cherche pas à les comprendre. La catastrophe a ainsi révélé à la protagoniste du *Mur invisible* l'inattention au vivant caractéristique de la modernité : « Dans mon ancienne vie, mon trajet m'a fait passer pendant des années par une place où une vieille femme donnait à manger aux pigeons. J'ai toujours aimé les bêtes et ces pigeons maintenant changés en pierre avaient toute ma sympathie, et pourtant je serais incapable d'en décrire un seul. Je ne sais même pas quelle était la couleur de leurs yeux ou de leur bec. Vraiment je n'en sais rien et ce détail montre clairement la façon dont je me déplaçais en ville. C'est depuis que j'ai ralenti mes mouvements que la forêt pour moi est devenue vivante. » (p. 257-258) À certains égards, l'éviction de la nature du champ de l'expérience concerne aussi la science. Canguilhem fait dès lors valoir, à la fin de l'introduction de *La Connaissance de la vie*, que « la pensée du vivant doit tenir du vivant l'idée du vivant » : « pour faire des mathématiques, il nous suffirait d'être anges, mais pour faire de la biologie, même avec l'aide de l'intelligence, nous avons besoin de nous sentir bêtes. » (p. 16)

Une telle dévaluation de la nature laisse craindre son retour brutal dans le champ de l'expérience individuelle et collective. Faute d'avoir eu le souci de la nature, l'homme serait alors contraint d'en mesurer la valeur à ses dépens, c'est-à-dire, en un sens qui rejoint l'étymologie de la notion de valeur, à en subir la force incommensurable. Dans le roman d'aventures de Jules Verne, écrit à l'époque de la modernité triomphante, cette inquiétude se fait déjà jour. En Amérique du Sud, au large de l'embouchure du fleuve Maroni, le Professeur Aronnax, à la vue des lamantins, pointe les effets potentiellement délétères de l'action anthropique : « Et savez-vous, ajoutai-je, ce qui s'est produit depuis que les hommes ont presque entièrement anéanti ces races utiles ? C'est que les herbes putréfiées ont empoisonné l'air, et l'air empoisonné, c'est la fièvre jaune qui désole ces admirables contrées. Les végétations vénéneuses se sont multipliées sous ces mers torrides, et le mal s'est irrésistiblement développé depuis l'embouchure du Rio de la Plata jusqu'aux Florides ! Et, s'il faut en croire Toussenel, ce fléau n'est rien encore auprès de celui qui frappera nos descendants, lorsque les mers seront dépeuplées de baleines et de phoques. » (II, chap. XVII, p. 573) La perspective apocalyptique passe au premier plan dans *Le Mur invisible*. Marlen Haushofer imagine que l'hybris technique et scientifique a causé la destruction de la civilisation, qui expose la narratrice à la puissance de la nature. Elle l'éprouve par exemple lors des orages : « Il faisait aussi sombre que si le toit était tombé et je me rendis compte à quel point en ville contempler l'orage est peu inquiétant et presque agréable. C'était si rassurant de le contempler derrière d'épaisses vitres. La plupart du temps

je n'y avais même pas fait attention. » (p. 104) Grâce à la science et à la technique, l'homme s'est efficacement approprié son milieu, mais, dans la perspective de l'évolution, comme l'affirme Georges Canguilhem dans « Le Normal et le pathologique », « les réussites sont des échecs retardés, les échecs des réussites avortées. C'est l'avenir des formes qui décide de leur valeur. » (p. 206) Sous cet angle, c'est la nature elle-même qui, en tant que puissance de création, évalue les expériences auxquelles se livrent les vivants.

La crise de l'expérience de la nature, dans la modernité occidentale, exige alors de réfléchir aux modalités de la réaffirmation de sa valeur.

Pour parer la dévaluation de la nature, il n'est pas sûr qu'attribuer à la nature une valeur marchande qui l'inscrive dans la logique économique des sociétés modernes soit pertinent. Au lieu d'en révéler le prix, une telle monétarisation constituerait une « réduction de toute valeur à la valeur économique », selon l'expression utilisée par Georges Canguilhem, qui reprend les analyses de Franz Borkenau sur le contexte économique et social dans lequel s'est développée la philosophie mécaniste (« Machine et organisme », p. 139). Dans *Le Mur invisible*, la richesse d'Hugo Rüttlinger lui impose ainsi de « s'offrir quelque chose d'exceptionnel », si bien qu'il fait l'acquisition d'une chasse « pour son standing » (p. 11). Mais la narratrice observe qu'« il aurait aussi bien pu s'acheter des chevaux de course ou un yacht. » (*Ibid.*) : cette comparaison indique le pouvoir réifiant de l'argent. Du reste, comment traduire la nature en chiffres, sur la base de l'expérience ? Ses valeurs sont en effet multiples. Le Professeur Aronnax répond ainsi à Ned Land, qui lui demande ce qu'est une perle : « pour le poète, la perle est une larme de la mer ; pour les Orientaux, c'est une goutte de rosée solidifiée ; pour les dames, c'est un bijou de forme oblongue, d'un éclat hyalin, d'une matière nacrée, qu'elles portent au doigt, au cou ou à l'oreille ; pour le chimiste, c'est un mélange de phosphate et de carbonate de chaux avec un peu de gélatine, et enfin, pour le naturaliste, c'est une simple sécrétion malade de l'organe qui produit la nacre chez certains bivalves. » (II, chap. II, p. 345-346). La subjectivité de l'expérience de la nature, ainsi que sa relativité culturelle et sociale, sont autant d'obstacles à une quantification absolue. Plus tôt dans ce chapitre de *Vingt mille lieues sous les mers*, la valorisation économique de la nature avait également été mise en question : l'exploitation des pêcheurs de perle indiens, qui mettent leur vie en péril pour un salaire de misère, y est en effet dénoncée. De façon plus générale encore, il ressort nettement de la lecture de *La Connaissance de la vie* que l'approche strictement quantitative du vivant échoue à en prendre la mesure, car elle ne saurait traduire sa complexité.

Dès lors, peut-être faut-il admettre la valeur inestimable de la nature, qui impose un devoir de respect et de protection : l'expérience commune fait connaître qu'elle est le bien partagé de l'humanité et des vivants. Comme le note Georges Canguilhem à propos de la relation entre les êtres humains et leur milieu, la valeur est moins une propriété de la nature que le fruit d'une appréciation humaine : « le fait de tenir pour obstacle à un moment ce qui, ultérieurement, se révélera peut-être comme un moyen d'action, tient en définitive à l'idée, à la représentation que l'homme — il s'agit de l'homme collectif, bien entendu — se fait de ses possibilités, de ses besoins, et pour tout dire, cela tient à ce qu'il se représente comme désirable, et cela ne se sépare pas de l'ensemble de ses valeurs. » (« Le vivant et son milieu », p. 181-182) Non seulement l'estimation de la valeur de la nature est évolutive, mais encore les sociétés modernes gagneraient à la faire évoluer. C'est ce que suggère la lecture du *Mur invisible*, dont la narratrice, réfléchissant à son expérience, développe une éthique de l'amour, opposée aux rapports de force qui avaient cours avant la catastrophe. Elle écrit ainsi : « ce sont les hommes qui sont sans doute le plus à plaindre, parce qu'ils possèdent juste assez de raison pour lutter contre le cours naturel des choses. Cela les a rendus méchants, désespérés, et bien peu dignes d'être aimés. Et pourtant il leur aurait été possible de vivre autrement. Il n'existe pas de sentiment plus raisonnable que l'amour, qui rend la vie plus supportable à celui qui aime et à celui qui est aimé. Mais il aurait fallu reconnaître que c'était notre seule possibilité, l'unique espoir d'une vie meilleure. » (p. 276) Dans *Vingt mille lieues sous les mers*, le capitaine Nemo ne tire certes pas

toutes les conséquences pratiques de son amour pour l'océan, exprimé de façon lyrique à la fin du chapitre « L'homme des eaux » — « Oui, je l'aime ! La mer est tout » —, car il conçoit la nature comme « une nourrice prodigieuse, inépuisable », « l'infini vivant » dont il peut user de façon inoffensive (I, chap. X, p. 150). Il protège néanmoins certaines espèces menacées comme les baleines, en vertu de la valeur qu'il leur accorde (II, chap. XII, « Cachalots et baleines »).

Une telle reconsidération de la nature va nécessairement de pair avec une éducation à l'expérience. Celle-ci repose sur une fréquentation accrue de la nature, mais aussi et surtout sur la formation du jugement qui donne les moyens d'en mesurer la valeur à travers l'expérience. Les œuvres au programme y contribuent, chacune à leur façon. Georges Canguilhem met l'accent sur « la complexité des phénomènes de la vie » (« L'expérimentation en biologie animale », p. 39). Celle-ci, écrit-il, « commande la spécificité de la pratique expérimentale en biologie » (*Ibid.*). Mais, plus largement encore, la réflexion épistémologique et philosophique développée dans *La Connaissance de la vie* rend sensible à la valeur de la vie, qu'il s'agisse d'en faire apparaître la dignité propre, comme dans « La monstruosité et le monstrueux », ou d'éclairer sous un jour nouveau notre expérience la plus quotidienne : « L'homme ferait-il mieux que l'oiseau son nid, que l'araignée sa toile ? » (« La pensée et le vivant », p. 13) Dans *Vingt mille lieues sous les mers*, la vulgarisation scientifique et l'exercice d'admiration se combinent et s'enrichissent mutuellement. Jules Verne révèle alors la valeur d'une nature à la fois intellectualisée et ressentie par les personnages. La quantification indique la volonté de maîtriser la nature, mais elle en exprime aussi la puissance, lorsque seule l'approximation est possible, comme au début du chapitre « Le Fleuve-Noir », où le narrateur égrène les chiffres pour suggérer l'immensité de l'océan, avant d'en éprouver la force lorsqu'il est entraîné par le courant éponyme (p. 181-182 et 187). Quant au *Mur invisible*, il s'apparente à une expérience de pensée, qui invite à s'interroger sur les valeurs humaines, à la lueur du rapport entre les hommes et la nature. La lecture du récit de Marlen Haushofer est propre à susciter une conversion du point de vue sur le vivant, à l'image de celle qui s'opère chez la narratrice. Les apparitions des corneilles en marquent, au fil du récit, les étapes : « En ville, je ne les voyais jamais que sur des terrains vagues crasseux et elles me faisaient l'effet de misérables animaux crasseux. Ici, sur les pins étincelants, elles paraissaient d'autres oiseaux et j'en oubliais mon ancienne antipathie. Aujourd'hui j'attends chaque jour leur venue car elles m'indiquent l'heure. » (p. 177) À la toute fin du roman, la narratrice décide de « porter à manger à la corneille blanche », à laquelle elle s'identifie car elle est exilée et différente comme elle (p. 322) : elle a accepté son propre destin, et reconnu conjointement la beauté et la valeur de toute vie.

L'expérience permet-elle de mesurer la valeur de la nature ? Elle est, sans aucun doute, un point d'appui. Mais il serait naïf de penser qu'elle suffit, dans la modernité occidentale du moins, à en faire prendre la pleine mesure, car elle n'est pas indépendante des représentations dans lesquelles elle s'enracine, qu'elle n'amène pas toujours à remettre fondamentalement ou durablement en cause. Il faudrait alors parvenir à faire évoluer significativement les représentations autant que les pratiques, grâce à la réflexion collective, car la nature revêt pour l'homme, vivant parmi les vivants, une valeur inestimable. Les œuvres au programme nous y rendent attentifs et nous invitent par là même à l'éprouver.

Un exemple d'essai réussi

L'essai suivant remplit très bien les attentes sur le plan de l'argumentation, de la maîtrise de la langue et de la connaissance du programme, en dépit de quelques approximations. Le texte de Roberto Casati nourrit efficacement la réflexion personnelle du candidat. L'introduction, parfois confuse et mal structurée, ne laisse pas totalement augurer la qualité du développement qui suit. La conclusion, en revanche, est satisfaisante par son souci de boucler la réflexion. Le candidat a obtenu la note de 9/10 à cette partie de l'épreuve.

Qui peut prétendre estimer la valeur des jardins de Versailles rien qu'en faisant l'expérience de leur visite ? Leur création, au siècle du Roi Soleil, par Le Nôtre, est un exemple de nature artificielle qui n'a cessée d'être jugée inestimable. Si même d'origine humaine la nature est inestimable alors « mesurer la valeur de la nature » même avec de l'expérience semble inconcevable. *Sauf que* l'enjeu n'est pas le même, « mesurer la valeur de la nature » est indispensable à sa protection et il se trouve que sans les connaissances nécessaires on ne fait que mesurer la valeur exploitable économiquement, mais à la manière de la beauté des jardins de Versailles certains paramètres de mesure sont intangibles sans expérience. Nous allons voir à l'aide de la lecture des œuvres au programme, dans quelle mesure l'expérience permet de « mesurer la valeur de la nature. » Certes l'expérience permet l'obtention de connaissances nécessaires pour estimer la valeur de la nature. Cependant l'expérience peut paradoxalement restreindre notre vision de la nature. Dès lors il est nécessaire de diversifier les expériences et leur nature pour mieux estimer la valeur de la nature.

L'expérience est nécessaire pour « mesurer la valeur de la nature. » En effet, l'ignorance nous fait sous-estimer la valeur de la nature et c'est par l'expérience de la nature qu'on obtient des connaissances. Les personnages du roman de Jules Verne *Vingt mille lieues sous les mers* souscrivent à cette idée. Aronnax, le narrateur et écrivain du roman part faire l'expérience des fonds marins pour étoffer son récit précédent, *Les Mystères des grands fonds marins*, qui *lui* était très théorique et qui par conséquent sous-estimait grandement la mer, selon le capitaine Nemo. De la même manière, bien que contrainte, la narratrice anonymisée du *Mur invisible* de Marlen Haushofer est confrontée tout au long du roman à une expérience brute de la nature. Elle qui jusqu'à y être forcée ne donnait pas grande valeur à la nature a fini par reconnaître par l'expérience que la nature avait de la valeur. Ces deux histoires sont preuves en elles-mêmes que l'expérience permet de donner une « mesure de la valeur de la nature. »

Si l'expérience au sens d'*expérimenter* permet d'approfondir la connaissance de la nature *est donc de permettre* une « mesure de sa valeur », il en va de même pour l'expérience scientifique. L'expérience scientifique diffère d'une expérience de la nature quelconque par la démarche réalisée. Selon Canguilhem dans *La Connaissance de la vie*, l'expérimentation a *ça* de particulier *c'est qu'elle* « est issue d'une réflexion qui peut être prouvée ou démentie. » C'est ce principe qu'applique la narratrice du *Mur invisible*. Elle émet l'hypothèse que certaines variétés de pommes de terre poussent mieux que d'autres et teste ses résultats en s'appuyant sur ses précieux almanachs. Si Canguilhem explique que l'expérimentation permet l'obtention de connaissances *nécessaire* pour « mesurer la valeur de la nature », *alors* Marlen Haushofer montre clairement ce principe.

Faire des expériences et expérimenter de façon scientifique permet de mieux mesurer la valeur de la nature. Mais ces deux types d'expérience ont *chacunes* des limites qui peuvent entraver la mesure de la valeur de la nature.

Les expériences peuvent restreindre la vision du monde si on omet la nature subjective de celles-ci. Nos expériences sont intrinsèquement liées aux sens, l'expérience de la nature est d'abord sensorielle et donc personnelle. La valeur de la nature est différente en fonction de notre perception et donc de nos expériences. On voit cette distinction chez les personnages de Jules Verne dans le chapitre « Cachalots et baleines » de *Vingt mille lieues sous les mers*. Ned Land considère que la valeur des animaux dépend *de si* on les mange ou non à cause de son expérience en *temps* que *balainier* et pêcheur alors que le capitaine Nemo fait la distinction entre cachalots et baleines en disant des cachalots que ce sont des « bêtes monstrueuses et assoiffées de sang ». Il les extermine violemment ensuite à l'aide du *Nautilus* qui ne constituait plus qu'un « harpon formidable. » Dans *Le Mur invisible*, la narratrice fait en réalité plus ou moins la même distinction entre les animaux avec lesquels elle forme « une grande et étrange famille » comme Bella ou Lynx et les animaux qu'elle chasse. Pour tous ces personnages on a alors une mesure de l'expérience de la nature conditionnée par l'expérience personnelle.

Bien que considérée comme plus fiable, exacte et précise l'expérimentation scientifique peut elle aussi biaiser notre estimation de la valeur de la nature. D'autant plus que expérimenter sur le vivant c'est expérimenter sur des êtres semblables à nous-mêmes selon Canguilhem. Ce qui signifie qu'on ne peut pas « appliquer seulement les règles *physique* ». Il avance même qu'il faudrait « se sentir bêtes » pour mieux comprendre le vivant. C'est le contraire de ce que fait Conseil le compagnon d'Aronnax : « il était très versé

dans la théorie de la classification, mais je ne sais pas s'il savait différencier une baleine d'un cachalot. » La faille majeure de l'expérience scientifique est donc à la fois de savoir correctement la mener et ne pas se limiter à un seul résultat pour correctement « mesurer la valeur de la nature. »

Les lacunes de l'expérience et de l'expérimentation biaisent notre perception de la nature et nous empêchent de mesurer sa valeur. Il est possible de multiplier les expériences ainsi que de réaliser des expériences médiatisées pour combler ces lacunes.

C'est en s'exposant à de nombreuses expériences de la nature que l'on peut commencer à mesurer la valeur de celle-ci. La protagoniste du *Mur invisible* était une citadine d'origine mais à force de s'exposer à la nature elle a fini par lui accorder une *toute* autre valeur quasiment spirituelle. On le voit lorsqu'elle dit « je sentais s'allonger en moi ses racines » ou « le moi avait perdu son sens, seul demeurait le grand nous », « ici dans la forêt, j'étais à ma place. » Ces passages permettent de montrer que multiplier les expériences est source de points de *vues* nouveaux sur la nature. Chez Jules Verne on retrouve cette idée avec le capitaine Nemo qui après une longue vie en mer affirme « La mer est tout. » La multiplication des expériences permet de mesurer la valeur de la nature jusqu'à aller au-delà du perceptible et concevable sans expérience.

La littérature que ce soit par la lecture ou l'écriture permet de placer la nature à sa juste valeur. Pour Canguilhem il s'agit de la lecture de ses compères scientifiques qui n'ont de cesse d'enrichir son récit comme Uexküll dans « Le vivant et son milieu » ou encore Descartes dans « La Pensée et le vivant. » Les œuvres de Jules Verne ont *elles* selon Hezel son éditeur une visée didactique, pour en apprendre plus de la nature. Cet argument est d'autant plus valable que Aronnax et la narratrice du *Mur invisible* écrivent leur récit pour diverses *raison* ce qui nous permet à nous lecteurs de faire des expériences de la nature. La littérature est une expérience permettant de « mesurer la valeur de la nature. »

L'expérience est donc un moyen de « mesurer la valeur de la nature » par la réalisation d'expériences directes ou par l'expérimentation. Il faut cependant ne pas limiter son estimation à l'une ou l'autre car toutes deux *présente* des failles. On peut apprendre à mieux « mesurer la valeur de la nature » en multipliant de nombreuses fois notre exposition à celle-ci ou en lisant à propos de la nature. Jules Verne aurait probablement souscrit au fait que l'expérience permet de mesurer la valeur de la nature car il avait une vision très positiviste vis-à-vis de la science et du *développement* industriel rattaché au siècle des Lumières. En revanche, Marlen Haushofer aurait probablement montré plus de réserve vis-à-vis de cette thèse car son roman se veut plus écologiste que celui de Jules Verne et donner une valeur à la nature est absurde pour de nombreux écologistes car on ne peut pas envisager qu'elle soit achetable comme expliqué en introduction.

La session 2026 a permis à beaucoup d'étudiants sérieux de faire valoir leur travail de préparation et leurs compétences. En identifiant les manques qui ont affecté les travaux cette année, et en mettant en évidence les aspects les mieux réussis, nous espérons avoir aidé les futurs candidats à mieux appréhender les attendus des trois composantes de l'épreuve de composition française, et à se préparer efficacement à la session à venir.